

Collection
« Domaine étranger »
dirigée par Alexandra Moreira da Silva

FRANCISCO JAVIER SUÁREZ LEMA

**Gertrude Stein,
ce n'est pas
un nom de piano**

Pièce en deux parties et onze tableaux

*Traduit de l'espagnol (Espagne) par
DENISE LAROUTIS*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Un texte publié en partenariat avec
Acción Cultural Española, AC/E
www.accioncultural.es



PERSONNAGES

SELMA, écrivaine. Elle va recevoir le prix Nobel.

ÉDITEUR, qui va recevoir quelque chose, lui aussi.

HOMME, interprète de différents rôles.

FEMME, interprète de différents rôles, dont celui de Gertrude Stein.

Titre original
Gertrude Stein no es el nombre de un piano
© 2015, Francisco Javier Suárez Lema
(sous le pseudonyme de Watanabe Lemans)

Ce texte a reçu en 2016 le prix de dramaturgie
Memorias de los Caminos Iberescena e Iber-rutas

© 2017, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-525-3

PREMIÈRE PARTIE

Tableau 1

Stockholm, Suède. En deux mille huit. Il ne neige pas. La ville est grise et froide, mais il ne neige pas encore. Stockholm se prépare pour les cérémonies d'annonce puis de remise des prix Nobel. On saura dans quelques heures à qui a été décerné le prix de littérature.

Intérieur d'une chambre d'hôtel. Une femme assise dans un élégant fauteuil. Il y a dans la chambre un autre siège, élégant mais fonctionnel, pivotant, design. La femme est Selma. Elle est assise et regarde de côté un grand écran placé au fond de la scène. Un visage déformé/pixélisé apparaît sur l'écran. Nous ne distinguons pas s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. L'image à l'écran se met à parler. Un homme entre sur le plateau. L'Homme et la Femme sont chargés de donner une voix aux visages pixélisés qui apparaissent sur l'écran – en plus des rôles divers qu'ils joueront. L'Homme sera toujours habillé de noir et la Femme de blanc. L'Homme entre en scène quand, sur l'écran, parle quelqu'un qui est un homme et la Femme entre en scène quand, sur l'écran, une femme parle. L'Homme se placera sur la gauche de la scène (jardin), face au public.

La Femme se placera sur le côté droit de la scène (cour), face au public.

À certains moments de la pièce se produisent des « flashes » qui situent l'action sur un plan temporel différent du présent. Les flashes ou sauts dans le temps seront indiqués chaque fois qu'ils se produiront. L'Homme et la Femme joueront différents rôles. Ce sont des personnages changeants.

HOMME. – Salut. Je m'appelle Rachid. J'ai vingt-six ans et je vis à Reykjavik. J'étudie les télécommunications.

SELMA. – Enchantée. *(Elle ne regarde pas l'Homme ; Selma s'adresse à l'écran.)*

HOMME. – Ma question pour vous est... Vous croyez vraiment qu'en période de ramadan il y a plus d'agressions et d'assassinats causés par la communauté musulmane ?

SELMA. – C'est quoi, la question ? Si je le crois ou si j'ai des éléments qui le démontrent ? Ce n'est pas une croyance. C'est une affirmation fondée sur des preuves. C'est objectif.

Le visage sur l'écran disparaît, laissant la place à un nouveau visage. Pixélisé. Toujours pixélisés et floutés. L'Homme quitte le plateau quand le premier visage disparaît de l'écran. Le visage suivant est celui d'une femme, mais on ne le sait qu'une fois qu'elle se met à parler. La Femme entre en scène, vêtue de blanc. Elle occupe la droite de la scène, face au public.

FEMME. – Je m'appelle Jasmine et j'habite Toulouse. Je suis professeure d'histoire dans un lycée. Je voudrais vous dire que je trouve très tendancieuse cette façon que vous avez de mener l'histoire de la femme pendant le procès en Malaisie, dans votre roman... *Les Imposteurs*. Vous croyez vraiment qu'une musulmane irait prendre le ramadan comme excuse pour justifier un meurtre ?

SELMA. – C'est un roman de dénonciation, qui est censé dénoncer quelque chose.

FEMME. – Il faut du culot. Faire affront à la religion d'un peuple, parce que...

SELMA, *l'interrompant*. – Ce livre n'est pas un essai. C'est un roman. Rien d'autre.

FEMME. – Avec des millions de lecteurs.

SELMA. – Ça, c'est exact.

FEMME. – L'impact. La répercussion. Vous avez pensé à l'influence qu'il a sur les gens qui le lisent ?

SELMA. – L'histoire est toujours inférieure à la géographie. Il n'empêche, mon roman est du côté de l'histoire.

FEMME. – Ce qui signifie ?

SELMA. – Ce qui signifie qu'on ne peut pas interpréter un rocher, ou une montagne, ou un fleuve, ou un arbre. *(Pause.)* Mais ce que fait un homme sur ce rocher, sur cette montagne, sur le fleuve ou avec l'arbre...

ses actions, elles sont interprétables. L'histoire n'est jamais objective. La géographie, oui.

Pause. Encore une fois l'alternance précédente. Un nouveau visage pixélisé sur l'écran.

HOMME. – Salut. Je m'appelle Marcio et je vis à Manaus. J'ai lu votre livre sur un scientifique en fauteuil roulant qui a des rapports sexuels avec des enfants. C'est vrai que vous accusez en sous-main Stephen Hawking de pédophilie ? C'est ce que dit la rumeur.

SELMA. – Vous parlez d'un roman de science-fiction que j'ai écrit il y a... presque sept ans. (*Elle ne prête guère attention à l'écran.*)

HOMME. – Un scientifique, un fauteuil roulant. Transparent comme image. C'est la rumeur.

SELMA. – Il s'agit d'un simple roman. Quatre-vingts pour cent de nos conversations quotidiennes sont fondées sur l'échange de rumeurs. D'incertitudes.

HOMME. – Vous comptez peut-être qu'en parlant aux gens d'un peintre qui se coupe l'oreille ils n'iront pas penser à...

SELMA, *l'interrompant*. – Je me fous de ce que les gens pensent, mon chéri. La rumeur est égale à son importance multipliée par son ambiguïté.

HOMME. – Tiens donc ! Vous savez quoi ? Je suis un fan de Stephen Hawking et j'ai mis une pétition sur

change point org pour porter plainte contre votre livre.

SELMA. – Mais c'est une idée géniale. Il te faut combien de signatures ?

HOMME. – Quinze mille.

SELMA. – Tu en es déjà à combien ?

HOMME. – Trois cent soixante-seize.

SELMA. – Ça fait combien de temps que tu as mis ta pétition, Marcio ?

HOMME. – Dix mois.

Selma prend son portable au fond du sac qui se trouve au pied de son fauteuil. Elle tape quelque chose sur son portable. Au bout de quelques secondes, elle répond à la voix.

SELMA. – Si, en trois cents jours et des poussières, tu en as rassemblé trois cent soixante-seize, pour atteindre les quinze mille signatures il te faudra onze mille neuf cent soixante-huit virgule zéro huit jours. Environ trente-deux virgule sept ans. En étant optimiste.

HOMME. – Vous êtes cynique.

SELMA. – Je mesure ton effort. Je t'envverrai un exemplaire dédicacé d'ici quelques années, mais, là, mon

chéri, nous sommes sur Skype pour parler de mon roman *Les Imposteurs*. Pas de mes autres romans.

Pause. L'écran s'éteint. Selma se lève et arpente la scène.

Selma s'approche d'un coin de la scène. S'y trouve une petite table avec une carafe d'eau et deux verres. Aussi une bouteille d'alcool. Elle se sert un peu d'eau dans un verre.

Un homme entre : c'est l'Éditeur. Selma se sert un autre verre d'eau. Elle tourne le dos à l'Éditeur. Il s'arrête à quelques mètres d'elle. Il a une tablette. Qui l'occupe beaucoup. Qu'il regarde. Il vérifie des choses. Il croit que Selma ne l'a pas entendu entrer, ni vu.

SELMA parle sans se retourner. – Quelles nouvelles ?

ÉDITEUR. – Les parieurs misent à fond sur toi.

SELMA. – Chaque année la même bêtise.

ÉDITEUR. – C'est ton année.

SELMA se retourne. – Je l'ai su à l'odeur.

ÉDITEUR. – Tu as su quoi ?

SELMA. – Que tu étais entré dans ma chambre. *(Pause.)* Tu sens l'ananas, ou le raisin.

ÉDITEUR. – Tellement exotique.

Pause.

SELMA. – Heisenberg a fait beaucoup de mal.

ÉDITEUR. – C'est qui, Heisenberg ?

SELMA. – Un scientifique. Allemand. *(Pause.)* Ne fais pas attention. Je réfléchissais tout haut.

ÉDITEUR. – Vivant ?

SELMA. – Non.

ÉDITEUR. – Tant mieux, pas besoin de nous embarasser de lui.

SELMA. – Tu es ridiculement infantile.

ÉDITEUR. – Les pédophiles m'adorent.

SELMA. – Heisenberg a formulé le principe d'incertitude.

ÉDITEUR. – Et il a eu le prix Nobel pour ça ?

SELMA. – Oui. De physique. Dans les années trente.

ÉDITEUR. – Et toi, tu vas bientôt avoir le tien.

SELMA. – Quel besoin ai-je de ce prix ?

ÉDITEUR. – Question indigne de toi. Ne fais pas l'idiote. C'est le prix Nobel de littérature, mon chou chou chou.

SELMA. – Alors ça, oui, c'est une réponse idiote.
Hors sujet.

ÉDITEUR. – Il faut savoir attendre.

SELMA. – Cette chambre d'hôtel. Elle me perturbe.
(Elle se gratte furieusement, comme si, soudain, la chambre lui donnait des démangeaisons.)

ÉDITEUR. – Ils parient tous sur toi. Ton nom fait la une des pronos.

SELMA. – Des nécros ?

ÉDITEUR. – Des pronos. Des pronostics, quoi.

SELMA. – J'avais compris « nécros ». *(Elle fait un geste comme pour dire « je rigole ».* *Pause.*) Qu'est-ce que ça m'apporte, ces conneries de vidéoconférence, répondre à tous ces gens ? *(Elle montre l'écran géant.)* Où c'est, Manaos ?

ÉDITEUR. – Du prestige. Ça t'apporte du prestige.

Il regarde sa tablette et tape quelque chose.

SELMA. – Rien que des questions contre moi. Ils me rendent nerveuse. On n'est pas sur un ring, ici.

ÉDITEUR. – Serrer la main du roi de Suède, ça t'apporte. *(Regardant sa tablette.)* Manaos, c'est au Brésil. Sur l'Amazone.

SELMA. – Une main est une main.

ÉDITEUR. – C'est des royalties. Des ventes garanties *ad vitam aeternam*.

SELMA. – Je n'ai pas d'enfants. L'éternité, c'est zéro pour moi.

ÉDITEUR. – Je t'ai apporté tes cachets.

L'Éditeur donne un petit flacon à Selma. Elle le prend et le met dans son sac.

SELMA. – Une main est une main. Celle d'un roi ou celle d'un dictateur.

ÉDITEUR. – Tu as beaucoup de temps libre, à mon humble avis. *(Pause.)* Tu sais combien ça nous a coûté, l'écran et la liaison par satellite ? Tu sais combien ça nous a coûté qu'un technicien pixélise chaque visage pour que tu ne le voies pas pendant qu'il te pose des questions ?

SELMA. – « Nous » ? « Nous a coûté » ? *(Pause.)* Je ne peux pas leur répondre si je vois leur tête. J'ai besoin de distance. Ce n'est pas un caprice.

Pause.

ÉDITEUR. – Cette chambre est une suite. Soyons précis.

SELMA. – La vue est déprimante. On dirait la maquette de Stockholm. Dans une de ces boules de verre que vendent les marchands de souvenirs.